

Jean-Pierre Drapier

L'impasse du transfert, ça passe par l'amour

Lacan, bien qu'il s'en défende à plusieurs reprises et en particulier dans ses premiers cours, parle en 1972-1973 dans son séminaire *Encore* de l'amour, de l'amour encore, de l'amour toujours. C'est la seconde fois, après son séminaire sur le transfert qui date de 1960-1961.

Mon argument pour cette soirée rappelait que « le sujet commence par parler de lui, il ne parle pas à vous – ensuite, il parle à vous, mais il ne parle pas de lui – quand il aura parlé de lui, qui aura sensiblement changé dans l'intervalle, à vous, nous serons arrivés à la fin de l'analyse ¹ ». Dans ces trois temps schématiques de la cure, Lacan reformule la problématique de l'amour de transfert ou comment l'amour de cause de l'impasse devient, en se transformant (un nouvel amour, dit-il), le chemin pour que ça passe. Nous essayons de montrer que cela n'est pas sans lien avec la question de l'objet *a*, vérité de l'amour et à quoi se réduit l'analyste en fin de cure. À ceux qui seraient surpris par le court-circuit et, même plus, par l'équivalence qui s'y inscrit entre le discours de la cure et le discours de l'amour, j'aimerais rappeler la place particulière que Lacan donne à l'amour dans *Encore* : « Et il nous faudra bien, cette année, articuler ce qui est là comme au pivot de tout ce qui s'est institué de l'expérience analytique – l'amour ². » Rien de moins que ça : l'amour comme pivot de l'expérience analytique. Le pivot, c'est ce autour de quoi ça tourne, ce qui permet que ça pivote, c'est-à-dire que ça change de place tout en gardant le même centre. Il s'agit toujours de la même chose mais dans une position nouvelle ; le seul hic est que c'est peut-être comme le couteau dont on a changé le manche et la

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 181.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, leçon du 16 janvier 1973, p. 40.

lame puisque même le pivot est destiné à changer dans la promesse analytique d'un « nouvel amour », en fin de cure.

Ce rôle de pivot, Lacan l'avait déjà attribué à l'amour dans une autre dimension : celle du comique. Vous trouverez cette référence après un long développement dans *Les Formations de l'inconscient*, dans le cours du 18 décembre 1957 : à propos de la comédie classique, il avance que « l'amour [...] c'est ce qui forme le pivot de l'intrigue. L'amour joue ce rôle d'être l'axe autour duquel tourne tout le comique de la situation ». L'amour comme moyeu central de l'expérience analytique et de la comédie, voilà qui rapproche fortement ces deux choses.

Encore plus troublant, voire portant à confusion, le passage suivant d'*Encore* où on ne sait plus si Lacan parle de la cure, de la vie – qui est toujours dans une dimension tragi-comique – ou de l'Histoire. Je vous le livre : « L'Histoire est précisément faite pour nous donner l'idée qu'elle a un sens quelconque [il parle de l'Histoire donc ?]. Au contraire, la première des choses que nous ayons à faire, c'est de partir de ceci, que nous sommes là en face d'un dire, qui est le dire d'un autre, qui nous raconte ses bêtises, ses embarras, ses empêchements, ses émois, et que c'est là qu'il s'agit de lire quoi ? – rien d'autre que les effets de ces dire. » Si là ce n'est pas la façon de Lacan de parler de la cure et de la fonction de l'analyste, quoi d'autre ? Et, plus troublant, il poursuit : « Ces effets, nous voyons bien en quoi ça agite, ça remue, ça tracasse les êtres parlants. Bien sûr, pour que ça aboutisse à quelque chose, il faut bien que ça serve, et que ça serve, mon Dieu, à ce qu'ils s'arrangent, à ce qu'ils s'accommodent, à ce que, boiteux boitillant, ils arrivent quand même à donner une ombre de petite vie à ce sentiment dit de l'amour. » Faudrait-il entendre que non seulement pivot de la cure, l'amour en est aussi le but, en tout cas la cause finale ? On sait bien que dans ses déboires, complications ou duplications il est bien souvent la cause initiale, initiante même de la cure. Il précipite sur le divan des sujets paumés à son sujet et qui, dans le fond, viendraient sur le divan pour acquérir un savoir sur l'amour, pour apprendre à aimer en quelque sorte. Dans le fond, cette interprétation me plairait bien, mais Lacan complique les choses car il poursuit : « Il faut que, par l'intermédiaire de ce sentiment, ça aboutisse en fin de compte [...] à la reproduction des corps. » Je vois mal Lacan fixer ce but à l'analyse,

la reproduction des corps ; on est plutôt dans une conception freudienne de l'Éros au service des pulsions de vie.

Tout se passe comme si Lacan établissait dans ce texte une équivalence entre la vie, y compris dans sa dimension organique, et la cure – équivalence qui passe par l'amour, dont l'amour serait le facteur, le signe, voire le symbole au sens des mathématiques.

Avant d'aller plus loin, je voudrais revenir sur une autre équivoque perceptible dans mon titre : « L'impasse du transfert, ça passe par l'amour ». Équivoque souhaitée et qui est là pour marquer un double mouvement :

– l'impasse du transfert, c'est l'amour qui en est la cause, ça se passe comme ça à cause de lui – c'est le versant tromperie de l'amour ;

– l'impasse du transfert, ça se passe, ça se dépasse grâce à l'amour.

Avant de voir ces deux versants, intéressons-nous à cerner les objets dont nous parlons.

D'abord, à tout seigneur, tout honneur, quel est le réel de l'amour ? Freud en donne une définition longue et très complète en 1921 dans le chapitre IV de « Psychologie des foules et analyse du moi » :

« Le noyau de ce que nous appelons amour est formé naturellement par ce qui est communément connu comme amour et qui est chanté par les poètes, c'est-à-dire par l'amour sexuel, dont le terme est constitué par l'union sexuelle. Mais nous n'en séparons pas toutes les autres variétés d'amours, telles que l'amour soi-même, l'amour qu'on éprouve pour les parents et les enfants, l'amitié, l'amour des hommes en général, pas plus que nous n'en séparons l'attachement à des objets concrets et à des idées abstraites. Pour justifier l'extension que nous faisons ainsi subir au terme *amour*, nous pouvons citer les résultats que nous a révélés la recherche psychanalytique, à savoir que toutes ces variétés d'amours sont autant d'expressions d'un seul et même ensemble de tendances, lesquelles, dans certains cas, invitent à l'union sexuelle, tandis que dans d'autres elles détournent de ce but ou en empêchent la réalisation, tout en conservant suffisamment de traits caractéristiques de leur nature pour que l'on ne puisse pas se tromper sur leur identité [...].

Nous pensons qu'en assignant au mot "amour" une telle multiplicité de significations, [...] nous ne saurions mieux faire que de mettre cette synthèse à la base de nos considérations. »

Cela résonne totalement avec le dernier paragraphe d'un célèbre poème d'Aragon :

« Il n'y a pas d'amour qui ne soit à douleur
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit meurtri
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit flétri
Et pas plus que de toi l'amour de la patrie
Il n'y a pas d'amour qui ne vive de pleurs
Il n'y a pas d'amour heureux.
Mais c'est notre amour à tous deux. »

Résonance dans l'explicitation, « et pas plus que de toi l'amour de la patrie », de la dimension d'image des objets d'amour, de la continuité/contiguïté entre amour et idéal, le sujet se constituant des objets d'amour forcément hétéro, hétéro/étranger à lui-même : certes « Elsa, mon Amour, ma jeunesse » mais tout autant les idéaux sociaux, politiques ou autres.

Résonance aussi dans l'explicitation de la dimension conflictuelle, de l'envers, de haine, de l'amour (« douleur », « meurtri », « flétri », « pleurs »). « Il n'y a pas d'amour heureux », c'est le versant malentendu, destructeur, mutilation de l'autre dans une quête éperdue de l'objet perdu. C'est l'amour qui confond l'objet *a* cause du désir avec l'objet but du désir. « Il n'y a pas d'amour heureux », chante le poète ; cela dit il finit par : « Mais c'est notre amour à tous deux. » Il passe de l'amour-malentendu maudit à l'amour comme malentendu nécessaire à la vie et au désir. Lacan le disait autrement : « L'amour est ce qui permet à la jouissance de condescendre au désir » – l'amour est ce qui permet de traiter la jouissance par le désir, c'est-à-dire de substituer à un objet réel, organique, un objet manquant, un rien qui cause le désir, et le désir de désirer, et que ce désir dure. Dans les *Écrits*, ne dit-il pas : « par sa dépendance de son amour, c'est-à-dire par le désir de son désir ³ ». En ce sens l'objet peut être trompeur, mais pas l'Amour.

Soulignons aussi les conséquences à tirer sur la disjonction entre l'objet cause du désir qui est et doit rester inaccessible et l'objet réel, l'objet de jouissance. Lacan insiste à plusieurs reprises

3. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible des psychoses », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 554.

là-dessus. Je citerai seulement deux de ses aphorismes bien connus : « Quand on aime, il ne s'agit pas de sexe ⁴ », et la jouissance du corps de l'Autre n'est « pas le signe de l'amour ». D'où cette idée que l'amour vrai n'est pas l'amour réel et que le discours amoureux revient à dire : « Je te demande de refuser ce que je t'offre, car ce n'est pas ça ⁵. » Le discours amoureux est ce qui vient recouvrir le ratage du rapport sexuel, pallier le non-rapport sexuel, faire ex-sister de l'Un où il n'y a que du deux. L'amour vrai est non seulement au-delà de l'amour narcissique, mais aussi au-delà de l'amour objectal.

Deuxième versant, celui du transfert. Est-il autre chose que l'amour vrai, celui qui part de l'amour narcissique – prototypique – pour aller au-delà de l'amour objectal vers un amour adressé au savoir ? Dans *Encore*, Lacan est on ne peut plus catégorique :

« Il faut bien partir de ceci que ce *Ya d'Un* est à prendre de l'accent qu'il y a de l'Un tout seul. C'est de là que se saisit le nerf de ce qu'il nous faut bien appeler du nom dont la chose retentit tout au cours des siècles, à savoir l'amour.

Dans l'analyse nous n'avons à faire qu'à ça, et ce n'est pas par une autre voie qu'elle opère. Voie singulière à ce qu'elle seule ait permis de dégager ce dont, moi qui vous parle, j'ai cru devoir supporter le transfert, en tant qu'il ne se distingue pas de l'amour, de la formule le sujet supposé savoir [...]. Celui à qui je suppose le savoir, je l'aime ⁶. »

Comment cela s'articule-t-il avec les trois temps du séminaire sur les psychoses, dont j'ai fait mon argument ? Rappelons tout de même que ce texte date de 1955, temps où Lacan développe le thème de l'intersubjectivité, mais qu'il semble déjà aller au-delà, viser l'Autre non plus comme sujet mais comme Autre symbolique, ce que nous allons tâcher de démontrer.

1. « Le sujet commence par parler de lui, il ne parle pas à vous. » Notons d'abord cette tournure particulière : Lacan aurait dû dire en bon français « il ne *vous* parle pas ». Or, il dit « il ne parle pas à *vous* » comme il dira dans le troisième temps « il parle à *vous* » et non « il *vous* parle ». Construction qui marque une asymétrie, contrariant ainsi

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 26.

5. *Ibid.*, p. 101.

6. *Ibid.*, p. 63-64.

déjà l'intersubjectivité. Construction baroque qui va dans le sens de son fameux « j'aime à vous » qui date de presque vingt ans plus tard ⁷ : « Je pense à vous. Ça ne veut pas dire que je vous pense. Quelqu'un ici se souvenant de ce que j'ai parlé d'une langue où l'on dirait *j'aime à vous*, en quoi elle se modèlerait mieux qu'une autre sur le caractère indirect de cette atteinte qui s'appelle l'amour. »

À Bruxelles, Véronique Sidoit a finalement développé ce point : « [...] arrêtons-nous sur cet écart que Lacan indique grâce à la grammaire : complément d'objet direct, je vous pense, je vous aime, ou indirect, je pense à vous, j'aime à vous. D'emblée, deux dimensions se dessinent, l'axe imaginaire où le rapport du sujet à l'objet s'établit en miroir à travers le verbe : penser, aimer..., et l'axe symbolique où la préposition *à* éjecte l'objet de ce rapport de dualité et l'institue dans une adresse à l'Autre, dans une dimension Autre (avec un grand A). Lacan ne propose pas d'instituer un répartitoire selon que l'amour vise l'objet ou l'Autre, n'est-ce pas, puisqu'il propose de substituer ce "J'aime à vous" au "je vous aime" plus habituel. Il nous indique ainsi que l'amour n'est pas uniquement narcissique. Remarquons toutefois qu'il lui arrive malgré tout de distinguer divers modes d'amour, allant jusqu'à parler du vrai amour... D'autre part, cette intervention du grand Autre, en sus de l'objet, dans l'amour nous évoque tout de go les formules de la sexualité. En effet, l'Autre intervient dans ces formules côté femme, un Autre barré, ce qui donc inscrit une femme dans un rapport privilégié à ce A. Peut-on dire alors que la modalité du "j'aime à vous" serait plus spécifiquement féminine ? »

Le sujet dans ce premier temps parle de lui mais hors de cette atteinte qu'est l'amour de transfert, hors de l'adresse à *un* analyste. Le sujet en parlant jouit et ne veut rien en savoir de plus. Lacan ajoute (c'est toujours le cours de mai 1973) : « rien en savoir de plus », cela veut dire « ne rien savoir du tout ». L'amour narcissique et la jouissance masturbatoire de l'idiot, voilà la première impasse – marquée par ce « pas à vous » de la cure, dont on ne sort que pour entrer dans une autre impasse, celle du transfert d'amour. Mais, de plus, parler de lui peut avoir des effets thérapeutiques : ces effets, plus l'absence de l'amour de transfert, sont une des premières causes de sortie de cure dès le premier temps.

7. *Ibid.*, leçon du 8 mai 1973, p. 95.

2. « Ensuite il parle à vous mais il ne parle pas de lui », comprendre : ensuite il est atteint de cette affection qu'est l'amour et la boucle. Amour pour celui qui l'écoute, qui écoute toutes ses bêtises, tout son bla-bla, etc., mais du coup obstacle à l'association libre, à ce que le sujet parle de lui, à ce qu'il puisse dire à celui qu'il aime toutes les turpitudes qui lui passent par la tête et qui se passent dans sa vie.

C'est bien l'amour qui est cause de l'impasse du transfert dans laquelle peut non pas se fourvoyer, car cette impasse est un passage obligé, mais se coincer, s'embourber, s'endormir la cure... et ses protagonistes. Rappelons Freud qui dans *La Technique psychanalytique* écrit : « Ce phénomène qui se produit à coup sûr [...] constitue l'un des fondements de la théorie analytique. » Le sujet ne parle pas de lui à vous mais il aime à vous, à l'analyste. Et par là se rejoue quelque chose de ses premières amours, du mode particulier de ses liens libidinaux (agressifs, possessifs, ambivalents ou autres) avec ses premiers objets d'amour : papa, maman, la Nora de l'Homme aux loups, etc.

En ce sens, l'amour de transfert, s'il empêche le sujet de « tout dire », n'empêche ni la remémoration ni la répétition, bien au contraire il en est le moteur sur la scène de la cure. Si le transfert est bien une infection du discours, il est à lui-même son propre remède. Cela explique que ce deuxième temps est non pas celui d'un *statu quo*, mais celui d'un changement de sujet et celui de la préparation du troisième temps. Troisième temps nécessaire à ce que dans l'après-coup ex-siste ce sujet nouveau.

3. « Quand il aura parlé de lui, qui aura sensiblement changé dans l'intervalle, à vous, nous serons arrivés à la fin de l'analyse. » On pourrait dire : « Quand il aura cessé de s'embrouiller avec l'Autre, il se parlera comme Un. » Dans son séminaire de 1972-1973 « ...Ou pire », Lacan martèle ce « Ya d'l'Un » pour le reprendre dans *Encore* afin d'en différencier l'Autre : « Comment situer dès lors la fonction de l'Autre ? Comment si [...] c'est simplement des nœuds de l'Un que se supporte ce qui reste de tout langage quand il s'écrit, comment poser une différence ? Car il est clair que l'Autre ne s'additionne pas à l'Un. L'Autre seulement s'en différencie. [...] Car l'Autre [...] c'est l'Un-en-moins ⁸. »

8. *Ibid.*, p. 116.

Cette hétérogénéité radicale de l'Un et de l'Autre, et même cette soustraction de l'Autre à l'Un est ce qui, paradoxalement, ouvre une véritable parole de l'Un à l'Autre avec en pivot toujours l'Amour mais un amour nouveau. À se reconnaître comme Un, comme possesseur d'un certain savoir inconscient, le sujet peut reconnaître à l'Autre une certaine désupposition de savoir. Or, nous dit Lacan, « tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients ⁹ ». Le transfert, motivé par le sujet supposé savoir, fait alors une boucle qui revient sur le sujet, laissant l'analyste en position d'objet, de déchet, de rebut dira même Lacan. Quel destin, de grand Autre de l'analysant, de sujet supposé savoir à rebut ! à simple être avec qui se noue un vrai amour dans le même temps que cesse la relation. « L'abord de l'être, n'est-ce pas là que réside l'extrême de l'amour, la vraie amour ? Et la vraie amour [...] débouche sur la haine ¹⁰. » Il est temps alors que cela cesse de s'écrire. Or, il est patent que dans nombre de cures cela ne cesse pas de s'écrire, cela n'en finit pas de finir ou plutôt de ne pas finir. Quel nom donner à cette impasse ?

Pour reprendre l'expression de Colette Soler de sujet complété (séminaire du Champ lacanien de 2005-2006 sur « L'objet *a* dans la psychanalyse et la civilisation »), il n'est pas indifférent de distinguer l'analyste en position d'objet *a* (comme je l'écris fautivement dans mon argument) de l'analyste en position de semblant de *a* faisant advenir l'objet propre au sujet (je dis faire advenir pour reprendre les termes mêmes de Lacan dans « Les non dupes errent » du 9 septembre 1974).

Si l'analyste a des mamelles et qu'il incarne un objet, qu'il lui donne chair, en effet comment se passer de la jouissance du bla-bla ? Il sera aimable à vie.

Si par un certain maniement du transfert il restaure le refus d'offrir ce que lui demande l'analysant, il ouvre alors à la vraie dimension de l'objet *a* : l'objet-manque, « le seul objet qu'on ne peut pas perdre » (Colette Soler dans le même séminaire), et permet ainsi la séparation.

9. *Ibid.*, p. 131.

10. *Ibid.*, p. 133.